

Honneur au langage

D'un passage à l'acte et à droite des écrivains-fantômes

Les poètes sont bons pour cela : affirmer une vie matérielle, une immanence et une résistance à l'ordre mort des choses. En 1945, un poète parmi les poètes se voulait, avant d'en finir, le premier *repère* de tout poème possible, sans salut et sans recours, c'était Antonin Artaud :

« C'est moi qui souffre depuis 49 ans,
c'est moi avec mon esprit d'homme qui ai fait les efforts,
c'est moi, homme, avec mon âme qui ai vaincu le corps
hideux que Dieu m'avait donné parce que je suis l'Homme
des Aums

et Dieu avait gardé ma conscience au ciel et je me la suis
rendue en me masturbant, alors Dieu m'a obéi et il a lâché
mon âme d'homme chaste qu'il gardait pour se goberger
l'esprit au Paradis.

(...)

Quand je suis passé par la matrice j'étais peut-être ail-
leurs mais je suis passé dedans et quant au ciel qui s'est
conservé en haut alors que j'étais en bas, c'est un ciel de
putes et de cons.

C'est l'homme qui y voit clair, qui pense, qui fait, qui
invente et qui trouve, c'est l'esprit de l'homme qui peut tout,
celui de Dieu n'est que son suceur.

C'est mon corps qui est ma conscience et Dieu en a profité au ciel pur pendant que je le pétais, que je le chiaï et que je le crevais sur la terre au milieu d'une famille de cons qui m'avaient entraîné dans leurs cus. »¹

Tout recommence là, Artaud sur le front.

*

Premiers principes (il était une fois)

Lorsque les choses n'existent pas, les mots qui les désignent malgré tout peuvent faire mal : ainsi de « dieu », « race », fascisme ».

Ce sont les *mots fantômes* du vingtième siècle, ceux qui tuent encore au vingt et unième. Comme on parle en médecine de *membres fantômes*, on peut parler en philosophie politique de mots fantômes : ils agissent mais pourtant la chose dont ils parlent n'existe plus. Ils font littérature, sans reste.

Les mots fantômes *consistent* en ce que nous devenons mais la *réaction* qu'ils occasionnent ne renvoie à rien de *réel* dans le monde, à rien de *juste* et de *concret* dans la vie. Ce sont donc les mots fantômes : « dieu », « race », « fascisme » qu'il faut de temps à autre se remémorer, se remettre en tête pour enfin revenir aux choses, à leur généalogie, et à leur valeur humaine, celles qui rendent possible de nouveaux modes d'existences.

Pourtant il est d'autres mots, tout autant *fantômes*, en tout cas sans réalité encore qui désignent de tout autres choses et

appellent à être parce qu'ils font bien : « vie », « démocratie », « pensée ».

Au-delà de cette situation langagière, le livre qui s'ouvre ici veut penser et travailler *sous l'homme* : il cherche à ré-agencer le langage perdu de la critique, de la poétique et du politique, lorsque ces trois mots disaient encore une philosophie du vivre et une écriture du devenir-homme.

C'est un certain humanisme qui est aujourd'hui en danger : *l'humanisme* qui disait par exemple chez Dionys Mascolo la nécessité humaine de penser et vivre au-delà des besoins et pour une cosmo-politique émancipatrice et augmentatrice de souveraineté.

L'honneur d'un langage ré-humanisé est celui-là : tenir parole contre le moindre mort, nous tenir les uns les autres en écritures contre la plus petite part maudite de nature naturante et massacranche.

Aucun fascisme ne passera pas parce qu'il a tort, il ne passe pas quand il prend langue sur ses raisons, ses motivations, ses intentions, ses calculs et ses projets. Le fascisme fait son adieu au langage par là : par la meute, la bande et la masse, contre l'individu souverain. Contre l'artiste, contre l'ouvrier, comme l'homme de lettres.

Chez *Fascismus*, on ne pense pas, on bande. On n'écrit pas, on tue. On ne parle pas, on fait silence. Un dieu dort.

*